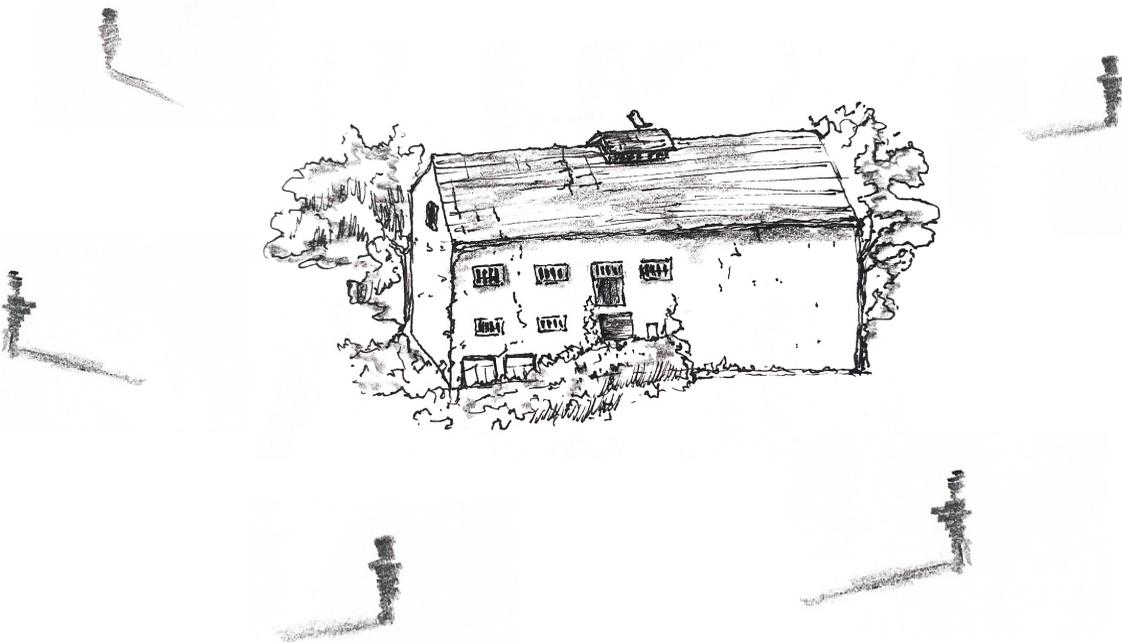


LE SILENCE DES FRICHES



LE SILENCE DES FRICHES...
MÉMOIRE EFFACÉE OU ESPACES EN DEVENIR ?

LE SILENCE DES FRICHES...
MÉMOIRE EFFACÉE OU ESPACES EN DEVENIR ?

Kaouthar SOUNA

Mémoire de recherche professionnel . 2025

DSAA design d'espace et architecture d'intérieur . Nantes

REMERCIEMENTS

Un immense merci à mes professeurs, et en particulier à **Magali Chaduiron**, qui m'a accompagnée dès le début de cette aventure et dont les conseils ont été d'une aide précieuse tout au long de mon travail.

Je remercie également les **élus de la mairie d'Ance-nis-Saint-Géreon** pour leur accueil chaleureux et leur disponibilité, ainsi que tous les habitants que j'ai eu la chance de rencontrer et qui ont partagé avec moi leurs souvenirs et réflexions.

Un immense merci à mes parents, pour leur soutien et leur encouragement à poursuivre mes rêves, toujours avec bienveillance et patience.

Je tiens aussi à remercier mes camarades de classe, pour leur soutien dans les moments d'angoisse, leur aide précieuse et leur présence réconfortante qui m'a permis de surmonter les difficultés avec plus de sérénité.

Enfin, une pensée toute particulière pour mon conjoint, qui m'a offert de nombreuses raisons de rester motivée, qui a su m'apporter un équilibre et dont le soutien constant m'a aidée à préserver une santé mentale saine tout au long de cette période exigeante.

À vous tous, merci du fond du cœur.

Sommaire

INTRODUCTION

I/ le vécu du Bol d'Argent et l'histoire industrielle	12-31
1. Contexte historique et humain	
2. Déplacement de l'industrie en périphérie	
3. La mémoire ouvrière	
II / le temps de la friche	34-41
1.1. Mémoire et perception : entre attachement et détachement	
1.2. La fascination de l'abandon	
1.3. Habiter l'abandon : entre refuge et réinvention	
III/ la friche, et après ?	44-55
1. La friche comme espace en transition	
2. La friche; Entre écologie et architecture responsable	
3. friche un refuge pour la biodiversité	
BIBLIOGRAPHIE	60

Abstract

Les friches industrielles, comme le Bol d'Argent, incarnent les tensions entre héritage historique et besoins contemporains. Au-delà de ce cas spécifique, ce mémoire examine la perception plus générale de ces lieux délaissés. Ces friches, qu'elles soient situées en périphérie ou en cœur de ville, posent des défis uniques. Elles sont souvent perçues comme des symboles de déclin, mais aussi comme des espaces potentiels de créativité et d'innovation. L'urbex, le street art ou encore l'occupation culturelle temporaire illustrent la manière dont ces friches, une fois abandonnées, peuvent devenir le théâtre de nouvelles expressions artistiques et sociales.

Dans un contexte où de nombreuses villes se redéfinissent, ce travail interroge le rôle que peuvent encore jouer ces friches industrielles dans la réinvention de nos espaces urbains. Doit-on les préserver en tant que témoins de l'histoire ou les réinterpréter pour qu'elles s'intègrent dans les réalités urbaines modernes ?

Le cas du Bol d'Argent est l'occasion de réfléchir à l'avenir de ces espaces à la croisée des chemins entre passé et avenir.

**Dialogue avec Gilles Rambault adjoint aux finances,
ancien salarié de Terrena**

(Lors de la journée d'accueil des nouveaux habitants à Ancenis, après la présentation de notre étude pour notre projet de fin d'études, M. Rambault s'approche de moi.) 12 OCTOBRE 2024

G. Rambault : Excusez-moi, c'est vous qui avez envoyé un mail récemment pour demander des informations sur la friche du Bol d'Argent ?

Moi : Oui, c'était moi. Je voulais en savoir plus sur ce bâtiment, car il appartenait autrefois à Terrena, où vous avez travaillé.

G. Rambault (surpris) : Ah bon ? Je dois dire que je n'ai jamais entendu parler de ce bâtiment. Je ne savais même pas qu'il appartenait à Terrena. C'est étrange... et un peu dommage.

Moi (intriguée) : Vous n'en avez jamais entendu parler ? Je pensais que le bâtiment avait été oublié au fil du temps, mais en fait, il l'était déjà bien avant...

G. Rambault (réfléchissant) : Oui... Quand Terrena s'est développée en 2004, ce genre de bâtiments a peut-être été laissé de côté, effacé de l'histoire officielle.

Moi : Pourtant, le Bol d'Argent a été construit bien avant, en 1947.

G. Rambault (soudainement intéressé) : Attendez... Donc, cette coopérative avait déjà une extension à Ancenis avant même de transférer son siège en 1952 ? C'est comme si ce bâtiment avait été une première étape, une sorte de signal qui aurait conduit à l'installation définitive de la coopérative ici.

Moi : C'est ce que j'essaie de comprendre à travers mes recherches.

G. Rambault (songeur) : Personne ne le sait, en fait... Peut-être que ceux qui s'en souviennent ont pris leur retraite depuis longtemps, ou ne sont plus là. C'est troublant de se dire qu'un lieu qui a peut-être été à l'origine de l'histoire industrielle locale a pu être oublié aussi facilement.

Moi : C'est d'autant plus étonnant que vous, en tant qu'ancien salarié et ad-joint aux finances depuis 1985, n'avez jamais entendu parler de ce bâtiment.

G. Rambault (réaliste) : Terrena est une énorme structure, vous savez. Chaque secteur travaille un peu dans son coin. Moi, je connaissais quelques employés du secteur viticole, mais personne ne m'a jamais parlé de ce bâti-ment à l'époque.

Moi : Pourtant, c'était un magasin à blé, et il y avait aussi des cuves de vin.

G. Rambault (secouant la tête) : Incroyable... Ça me fait réfléchir. Comment un bâtiment qui a peut-être marqué une étape clé dans l'histoire industrielle de la région a-t-il pu tomber dans un tel oubli ?

(Un silence s'installe. M. Rambault semble pensif, comme s'il mesurait l'ampleur de cette disparition. Il finit par me regarder avec un sourire intrigué.)

G. Rambault : Vous posez de bonnes questions. Peut-être que ce bâtiment mérite qu'on s'y intéresse un peu plus, au moins pour comprendre comment tout cela s'est construit...

Moi (réfléchissant) : Oui, c'est ce que j'essaie de faire : rassembler des élé-ments, comprendre comment cette histoire s'est inscrite dans la ville... et voir ce que ça soulève comme questions aujourd'hui.

G. Rambault (hochant la tête) : C'est une démarche intéressante. Parce que finalement, qu'est-ce qui reste de tout ça ? Est-ce que ces lieux doivent né-cessairement être préservés pour que leur histoire continue d'exister ?

Introduction

Un bâtiment abandonné se trouve étranger à son environnement, Désaccordé, isolé alors qu'il est entouré, un bâtiment sans identité, aux façades ternes et sans caractère, dénuées de toute valeur esthétique. On ne lui trouve ni histoire ni raison d'être dans le quartier. Il semble presque invisible, perdu dans l'anonymat, ne se signale que par la présence d'un panneau vieilli accroché à son mur, vestige d'un autre temps, portant un nom mystérieux : Le Bol d'Argent.

Après une étude approfondie de son histoire, j'ai constaté que le bâtiment a vécu deux vies avant son abandon actuel, une vie riche qui fonctionnait très bien aux côtés des usines BRAUD spécialisées dans la conception et la fabrication de machines agricoles ainsi que dans la production d'aliments pour volailles et gibiers à plumes. Elle alimentait l'activité économique et structurait l'urbanisme environnant.

Le bâtiment a été construit en 1945, il s'agit d'un ancien magasin à blé, un lieu de stockage et de production de vin, construit par la Coopérative agricole de Saint-Mars-la-Jaille; devenue ensuite la CANA, puis TERRENA et inauguré en 1946, avant de devenir un concessionnaire de motos entre 1993 et 2014.

L'histoire du bâtiment reste dans l'univers de la mécanique que ce soit dans l'agriculture ou le monde de la vitesse. Il est vaste, il a accueilli de grosses machines, mais depuis quelques années, il est rentré dans une phase d'abandon. Le bâtiment a vécu différentes fonctions, différentes identités, mais est devenu un intrus, illisible, oublié, quelque chose que nous ne pouvons plus nommer. Il est enfermé sur lui-même avec une seule façade accessible. Cependant, en parallèle une nouvelle ère semble s'ouvrir avec l'arrivée du cinéma EDEN. Ce nouvel équipement culturel a tenté de célébrer ce passé industriel afin de maintenir une trace en mettant en avant son héritage à travers des panneaux commémoratifs célébrant le passé de l'usine. La nouvelle façade du cinéma tente de nous faire croire que l'usine Braud a été gardée sans destruction, elle ressemble à la façade de l'usine Braud et donne l'illusion d'une présence physique de l'histoire industrielle, alors que le Bol d'Argent a de son côté été privé de son histoire et de son passé industriel.



Le bâtiment se situe entre le cinéma EDEN, la gare et le café de la Gare, au cœur d'une zone animée, il est ainsi entouré de multiples activités. Il occupe une position centrale dans la ville, à la croisée de différents lieux fréquentés par des personnes issues de divers horizons et cadres de vie, il est là en toute grandeur, entouré, mais demeure invisible, bien plus encore que le restaurant marocain à côté, récemment abandonné et apparemment oublié lui aussi de la vie quotidienne. Pourtant, il occupe une place importante dans le quartier.

Comme toute friche industrielle délaissée, ce bâtiment peut être soit détruit en entier ou conservé pour trouver un nouveau destin. Le Bol d'Argent est un bâtiment qui suscite une réflexion sur ce qu'il apporte aujourd'hui et ce qu'il pourra apporter demain. Que l'on choisisse de le célébrer, de l'ignorer, ou de le réinventer, une décision devra être prise pour que ce bâtiment ne reste pas, comme il l'est actuellement, un vestige isolé et incompris, perdu dans une ville qui, elle, continue de se transformer.

Mais une question demeure :

Peut-on transformer une friche en un espace porteur de sens pour la ville et ses habitants ? Faut-il enseigner une nouvelle esthétique, où la friche délaissée n'est plus signe de désordre, d'échec mais d'une vie en attente ?

I. LE VÉCU DU BOL D'ARGENT ET L'HISTOIRE INDUSTRIELLE

1. Contexte historique et humain

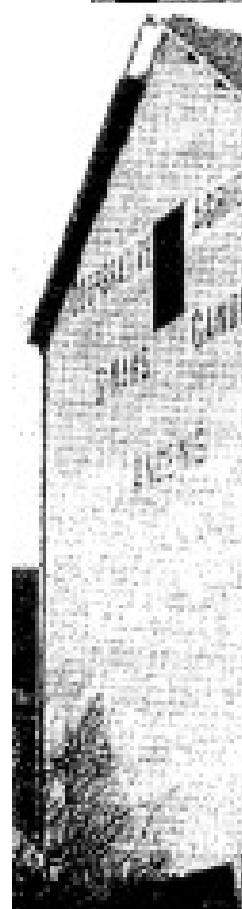
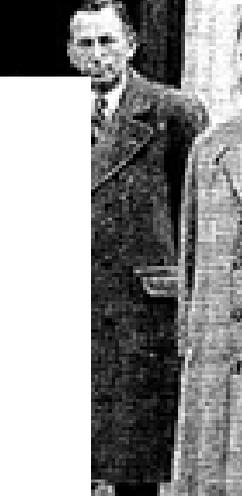
Aujourd'hui, la friche porte toujours le nom du Bol d'Argent affiché sur deux panneaux, un nom qu'il a acquis lors de sa transition vers sa seconde vie en 1993 et qu'il a conservé même après son abandon en 2012. Son nom est probablement issu du nom d'une course d'endurance moto, un nom qui évoque vitesse, réussite et prestige.

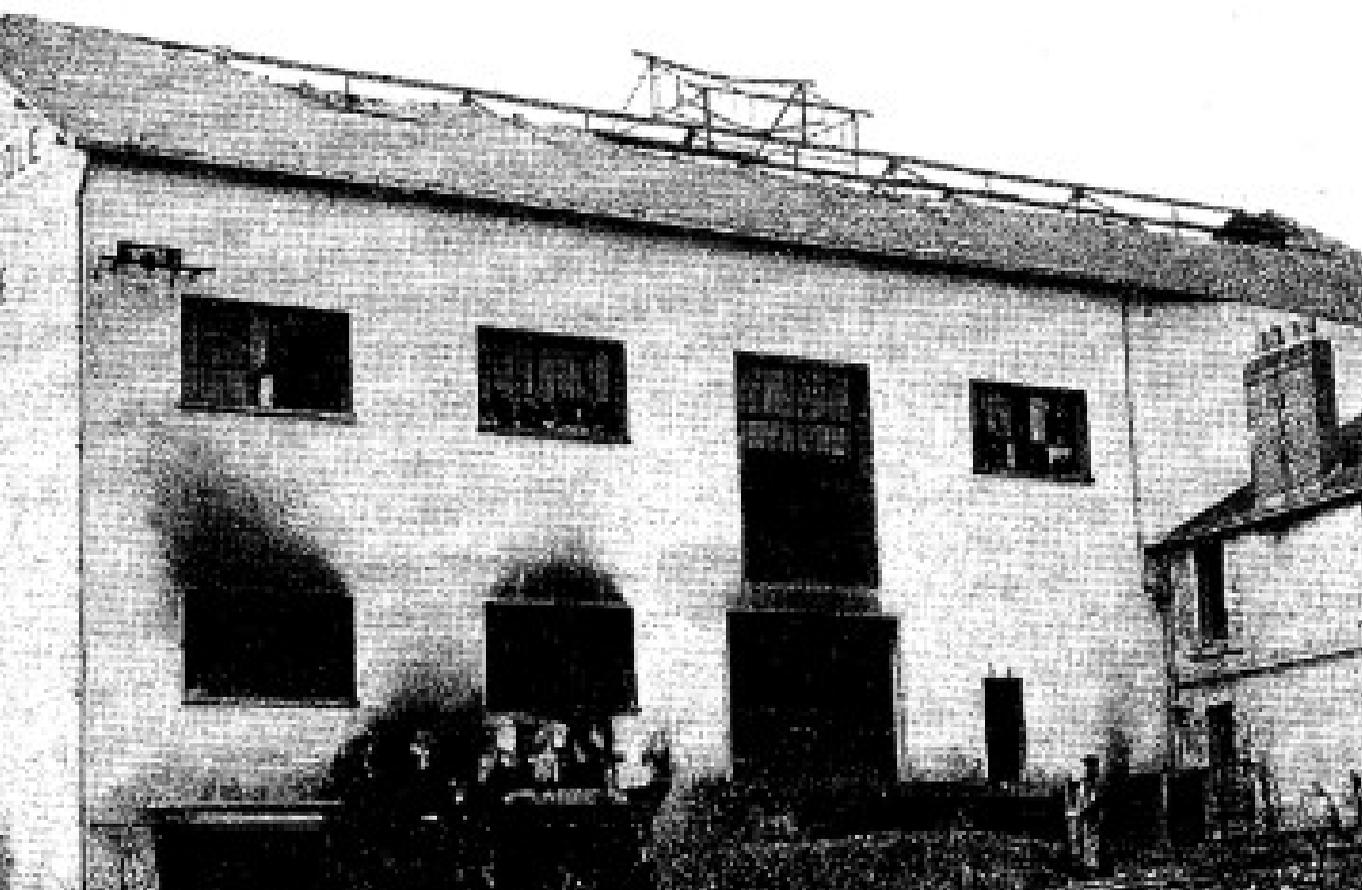
Pour comprendre l'état actuel du bâtiment du Bol d'Argent et son abandon, il est essentiel de remonter dans le temps et d'examiner chaque étape de son existence ; au milieu de la mutation urbaine industrielle ; bien avant même sa construction. La friche est d'abord témoin de l'évolution de l'usine Braud, son histoire est intrinsèquement liée à celle d'une génération de dirigeants et d'innovateurs, à commencer par Alexandre Braud, pionnier passionné de mécanique, fondateur de l'entreprise Braud, et maire de la commune de 1945 à 1965.

Alexandre Braud, réparateur de machines agricoles et fabricant de batteuses, s'est lancé sur le marché de l'agriculture et de la construction en 1889. Ce qui n'était au départ qu'un atelier de réparation qui est ensuite devenu un acteur incontournable de

l'industrie agricole et mécanique dans la région d'Ancenis. L'entreprise s'est progressivement diversifiée, avec la construction de grues, de bétonnières et d'autres équipements industriels, façonnant le tissu économique local.

L'histoire prend un nouveau tournant en 1944, juste avant la construction du Bol d'Argent en 1947, lorsque la société « Braud Mécanique Générale » spécialisée dans la fabrication de bétonnières et de grues, la nutrition animale des volailles et gibiers, s'installe au cœur d'Ancenis, près de la gare sous la direction d'Andrée Braud, veuve de Marcel Braud. C'est au cours de cette période que l'usine Braud a connu un essor fulgurant, notamment avec l'invention révolutionnaire du premier chariot élévateur tout-terrain en 1958. Cette innovation a transformé l'industrie de la construction et de l'agriculture à l'échelle internationale, renforçant la réputation de l'entreprise. Déjà en 1955, le modèle A 2080, première moissonneuse-batteuse automotrice, avait permis à Braud de s'imposer comme un leader mondial dans le secteur des machines agricoles.





À son apogée, l'usine Braud employait des centaines d'ouvriers et l'effervescence autour de la gare d'Ancenis, où se trouvait l'usine, marquait l'entrée dans une ville en pleine expansion industrielle. Les allées et venues des travailleurs, les bruits des machines, et l'activité frénétique autour de l'usine symbolisent une époque de prospérité.

Ainsi, le Bol d'Argent, héritier de ce passé industriel riche, s'inscrit dans cette dynamique de transformation économique et sociale, témoignant d'une époque où Ancenis était un pôle industriel majeur. Cependant, l'entreprise finit par déménager au nord d'Ancenis en 1973¹, s'éloignant ainsi du centre-ville et isolant peu à peu ses installations historiques. L'usine Braud n'a pas disparu tout à fait, elle s'est seulement transformée et décalée du centre bourg - en devenant aujourd'hui le groupe MANITOU avec une emprise foncière bien plus étendue.

Manitou incarne encore aujourd'hui une succession de réussites et de décisions stratégiques qui ont façonné son avenir, ouvrant ainsi la voie à un rayonnement international. En s'étendant à travers le monde, Manitou a créé un vaste réseau de concessionnaires, solidifiant son assise dans la production de matériels de manutention à destination de la construction, de l'agriculture et des industries. C'est une histoire industrielle marquante, mais qui, paradoxalement, ne continue plus de s'écrire précisément là où tout

a commencé. Cette success story s'est épanouie à l'échelle mondiale, mais s'est progressivement effacée du quartier gare d'Ancenis, là où elle avait pris racine. Et le Bol d'Argent dans tout ça ?

«Il me fallait trouver un nom pour ces chariots... Ce sera MANITOU, une appellation qui signifie 'manie tout', parfaite pour une entreprise avec des ambitions internationales !» Marcel Braud²

Peut-on alors oublier l'essence de ce succès exceptionnel, simplement parce qu'il a quitté physiquement le quartier? Il ne reste désormais que des traces, comme le changement de nom du quartier de l'ancienne usine Braud, rebaptisé en 2019 «51, rue Andrée-et-Marcel-Braud»³, en hommage aux fondateurs Marcel et Andrée Braud, remplaçant l'ancienne adresse 277 Av. Robert Schuman. Ce geste symbolique est venu raviver la mémoire de ceux qui ont initié cette extraordinaire aventure industrielle.

Cette mémoire, bien que célébrée par des actions comme le changement de nom, semble en décalage avec la réalité physique des lieux. Elle semble déconnectée de ce qu'on voit sur place aujourd'hui. L'histoire industrielle, qui a autrefois défini ces lieux, est en train de disparaître, alors que les bâtiments et les espaces sont transformés pour d'autres usages. Le passé industriel ne correspond plus à ce qu'on observe actuellement dans le quartier, où les fonctions des lieux et l'environnement changent. Malgré le succès



Ancenis – Cinéma Eden, Trace Architectes

remarquable et la richesse du passé industriel de la région, le Bol d'Argent semble difficile à situer dans ce récit grandiose. En étudiant cette épopée, je n'ai pas réussi tout à fait à inscrire précisément ce bâtiment dans le cadre narratif du groupe Terrena ou de la coopérative de la CANA qui l'a construit. Cette difficulté s'explique en partie par notre attention naturellement captivée d'abord par la grandeur des entreprises Braud, dont l'impact industriel et économique a profondément marqué profondément la région.

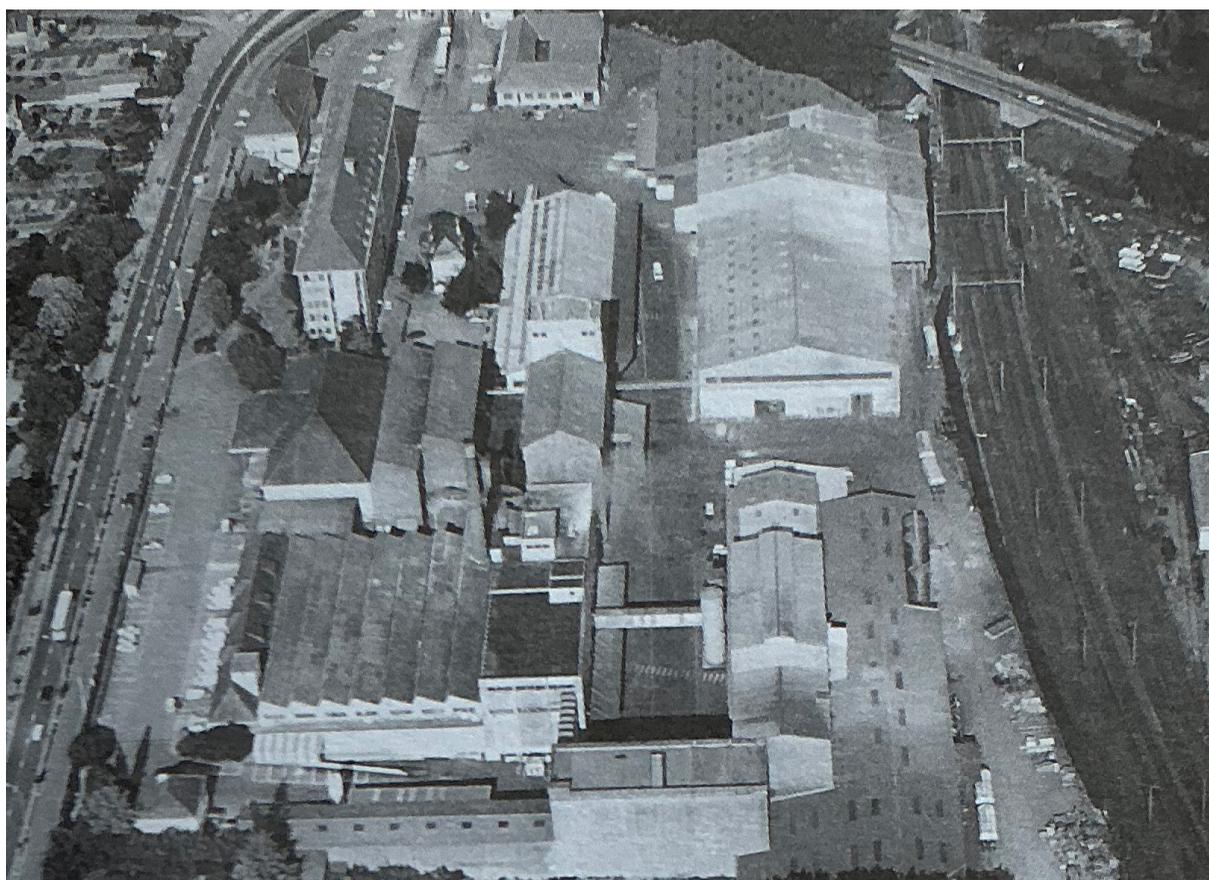
Je me suis particulièrement intéressée à la disparition de l'usine Braud, autrefois située près de la gare, et à son remplacement par le cinéma EDEN, une structure moderne qui occupe désormais cet emplacement. Ce remplacement, presque symbolique, constitue un paradoxe : alors que l'usine Braud, autrefois florissante, a été démolie, presque effacée, et a disparu physiquement du quartier de la gare, son souvenir persiste. Il demeure emprisonné dans les murs et sous l'ombre du nouveau cinéma EDEN 3, qui célèbre son passé. Et pourtant, tout cela se déroule sous les yeux du Bol d'Argent, tout proche, qui, bien qu'ayant toujours été une annexe de ces usines, semble presque effacé de la mémoire collective.

1. Braud Fauchoux, Grutiers.net.
2. Marcel Braud, fondateur de Manitou, cité dans «History - Manitou Group», Manitou Group.
3. Ancenis-Saint-Géréon. Une rue Andrée et Marcel Braud sur le site historique de Manitou, Ouest-France, 7 septembre 2019

4. L'ARRA, Histoire et Patrimoine au pays
d'Ancenis N°30/2015

L'histoire du Bol d'Argent est pourtant loin d'être anodine. À l'époque, le siège social de la coopérative agricole de Saint-Mars-la-Jaille, alors en location, ne suffisait plus à répondre aux besoins croissants. Un conflit avec le maire, Alexandre Braud, rendit impossible l'expansion locale, forçant la coopérative à envisager d'autres options. Le choix d'Ancenis s'imposa comme une évidence stratégique : la ville était alors le principal centre agricole de la région, portée par une activité laitière et porcine en plein essor.

C'est dans ce contexte que le Bol d'Argent fut construit en 1947 par la CANA⁴, avec une capacité record pour l'époque de 12 000 quintaux, marquant la première extension de la coopérative dans le territoire d'Ancenis. Le déménagement officiel eut lieu un lundi de Pâques en 1952, consolidant l'intégration de la coopérative dans ce nouveau bassin économique. Quelques années plus tard, en 1955, une usine de production plus vaste fut érigée, et Terrena, l'héritière de ces développements, s'installa à Ancenis, à quelques kilomètres seulement du Bol d'Argent.



Les installations de la CANA à Ancenis en 1988. site de La Noëlle (siège social, usine aliments du bétail, fabrication aliments veaux, cave). Marie-Roberte Bédès, intitulé Terres de l'Ouest – Histoire d'une coopérative agricole, la CANA, publié en 1989

1.1. Friches produites par la décentralisation

Le bol d'argent a été témoin de l'expansion de l'industrie et de leur délocalisation, cependant au résultat de ça il a été négligé oublié abandonné. C'est le cas dans plusieurs villes pour plusieurs friches qui se retrouvent dans un état d'abandon à cause du succès des entreprises ou de l'urbanisation de la ville.

J. Bastie a étudié la décentralisation industrielle en France entre 1954 et 1972¹. Il a étudié différents cas de décentralisation opérés par les entreprises françaises à Paris, avec des impacts différenciés selon leur taille et leur organisation, 17 % des petites entreprises ont quitté Paris totalement entre 1961 et 1965, transférant siège social et activités, tandis que 20 % des grandes entreprises ont préféré une décentralisation partielle, souvent après 1965, déplaçant leur siège social sur le long terme.

En 1970, J. Bastie comptabilise 475 entreprises ayant complètement quitté la région parisienne, entraînant la disparition de leur site d'origine. Une opération sur deux mène à la fermeture totale de l'établissement initial ; et dans un cas sur trois, c'est toute la production qui part vers un autre lieu. Cette délocalisation laisse souvent derrière elle des bâtiments abandonnés, devenant des friches si elles ne sont pas rachetées ou reconverties.

La région parisienne illustre la décentralisation et a vu plusieurs sites industriels désaffectés transformés en projets culturels ou scientifiques, comme la Cité des Sciences et de l'Industrie à La Villette, qui occupe l'emplacement d'anciens abattoirs. Ancenis vit un cas similaire avec l'usine Braud, d'abord installée près de la gare, puis déplacée au nord de la ville en 1973². Ce déménagement a créé plus d'emplois, mais il a aussi abandonné³ le premier site historique, finalement rasé et remplacé par le cinéma EDEN 3⁴.

De même, la coopérative agricole (future Terrena), considérée à l'époque comme une grande entreprise, a transféré une partie de ses fonctions productives et son siège social, laissant derrière elle des locaux trop petits ; comme le Bol d'Argent qui a connu une diminution progressive de son activité ; qui ne convenaient plus à ses besoins.

« De la première batteuse en bois sortie de l'atelier en 1908 jusqu'à la fermeture du site de Saint-Mars-la-Jaille en 1989. » Ouest France 2019



Début de l'industrialisation dans le cœur d'Ancenis. Aménagement QUARTIER GARE, Réunion publique 28 juin 2022

Malgré cette contribution initiale importante, le Bol d'Argent semble avoir joué un rôle secondaire dans l'histoire industrielle régionale, il apparaît comme une structure de soutien, un simple support ou une extension oubliée. Cela s'explique par l'éclat et l'éblouissement des deux grandes entreprises qui ont marqué la région d'Ancenis d'une part, par son propre constructeur la coopérative agricole Terrena qui avec le temps a fini par centraliser ses activités sur ses propres infrastructures à Ancenis, le Bol d'Argent semble avoir été relégué à l'ombre des nouvelles infrastructures modernes et d'autre part, l'usine Braud, devient un véritable héros de cette épopée économique. De la même manière, l'entreprise Braud, après avoir déménagé sur un terrain plus vaste au nord d'Ancenis, a peu à peu délaissé les premiers bâtiments de l'usine, ce qui a conduit finalement à leur démolition. Si son architecture imposante et sa capacité exceptionnelle témoignent d'une époque de croissance et d'innovation, le Bol d'Argent reste un peu en marge du récit dominant. Il demeure un témoin silencieux et oublié, qui mérite aujourd'hui d'être remis en question, en réfléchissant à son avenir et à sa place dans le quartier de la gare d'Ancenis. Le Bol d'Argent a donc été conçu à l'origine comme un maillon de cette chaîne, mais il n'a jamais pris une place aussi importante que celle de l'usine qui l'entourait.

Ces exemples reflètent l'idée que les entreprises, en grandissant et en recherchant de meilleures infrastructures, finissent par délaissé les sites d'origine devenus inadaptés. Les petits locaux, s'ils ne trouvent pas preneur ou n'ont pas de reconversion immédiate, basculent dans la friche.

1. Jean Bastié, «La décentralisation industrielle en France de 1954 à 1971», Bulletin de l'Association de Géographes Français, n° 408-409, 1973, pp. 561-568.

2. « Braud Fauchoux », Grutiers.net.

3. Il n'existe pas de date précise pour la destruction de l'usine, mais celle-ci a eu lieu dans les années 2000.

4. Le Cinéma EDEN3 a été construit en 2019



3. Le desserrement, le déplacement des industries hors des centres-villes vers des zones périphériques ou périurbaines, tout en restant à proximité du centre urbain.

Charles Gachelin, La localisation des industries

4. L'exurbanisation, Transfert permanent des activités normalement dévolues au centre-ville vers la périphérie et l'agglomération d'une ville.

Charles Gachelin, La localisation des industries

5. Ancenis, réputée pour sa production laitière et porcine de qualité, illustre parfaitement ce phénomène.

Charles Gachelin, dans *La localisation des industries*, évoque le desserrement³ industriel et l'exurbanisation⁴, deux phénomènes où les industries quittent les centres-villes pour s'implanter en périphérie ou en zone rurale.

D'après lui, autrefois, on installait les usines au cœur des villes (faute de moyens de transport adaptés), alors qu'aujourd'hui, les infrastructures modernes facilitent les déplacements.

Toutefois, la raison principale de ce desserrement, notamment dans les cas du Bol d'Argent et du siège social de Terrena, est avant tout technique. L'industrie moderne nécessite des espaces plus vastes et mieux adaptés, loin des centres-villes et plus proches des ressources agricoles⁵.

Étant donné que Terrena est une entreprise agro-industrielle, Charles Gachelin souligne que, contrairement à d'autres secteurs, l'industrie agricole suit un modèle de dispersion beaucoup plus simple : elle s'implante directement dans les zones de production, là où se trouvent les matières premières, comme le lait, le blé et l'élevage porcin dans le cas d'Ancenis.



Pour la coopérative agricole, les bâtiments loués à Saint-Mars-la-Jaille se sont révélés insuffisants pour accompagner le développement de l'activité, entraînant un déplacement vers Anceins. Cette décision rejoint celles des entreprises analysées par J.-P. Laborie (*Les Annales de la Recherche Urbaine*, 1982, n°15), où des critères comme l'aménagement des terrains, la disponibilité de grandes parcelles et la rapidité des procédures administratives influencent l'implantation industrielle. Dans le cas de la coopérative, le conflit avec le maire Alexandre Braud démontre que les enjeux politiques et locaux jouent aussi un rôle dans les difficultés d'expansion.

Au milieu de ces transformations géographiques, économiques et administratives, les anciens locaux tombent progressivement en désuétude, tandis que l'expansion territoriale de la coopérative agricole concentre toutes les attentions. La nouvelle infrastructure de Terrena, regroupant 21 000 adhérents, mobilise une grande partie des ressources financières et humaines. En conséquence, bien avant sa vente à un concessionnaire de motos, le Bol d'Argent avait déjà été négligé et abandonné par le Groupe Terrena.

Le Bol d'Argent est ainsi devenu un vestige du passé industriel du groupe Terrena. Quelle est alors l'importance de ce lieu dans la mémoire agricole industrielle ? Ce site a traversé une période clé et cela demeure une réalité. Comme l'explique Bruce Bégout dans son ouvrage *Vers un monde sans ruines*, les friches industrielles sont des témoins du temps, des traces d'un passé révolu, un voyage vers une époque différente de la nôtre. Il insiste sur leur importance en tant que reflets des échecs, des mutations et des ambitions passées. Selon Bégout, même abandonnées, ces ruines invitent à réfléchir sur les transitions économiques et sociales qui les ont façonnées. Si une friche disparaît totalement, il en reste néanmoins des traces immatérielles : récits, archives, mémoires locales. Ces éléments permettent de préserver l'histoire, même lorsque les lieux physiques s'effacent.

Un bâtiment oublié, que célébrer ?

Mais qu'a réellement préservé le Bol d'Argent ? Que peut-on célébrer ici et avec quoi ? Si, en plus, cette friche n'est pas située sur le site originel de la mémoire industrielle, alors toute célébration ne serait-elle pas une vaste supercherie ?

À l'échelle d'Ancenis, la ville de Chauvigny (Vienne), une commune d'environ 7 000 habitants, offre un parallèle intéressant. Elle possédait autrefois des entrepôts agricoles désaffectés près de la gare. Ces bâtiments, autrefois destinés au stockage des produits agricoles, sont devenus obsolètes avec l'évolution des pratiques agricoles et la centralisation des activités. En réponse, la municipalité a lancé un projet de déconstruction et de réhabilitation du site afin de créer un quartier multifonctionnel intégrant commerces, services et logements. Comme le souligne Bruce

Bégout, la déconstruction est souvent la solution la plus simple pour gérer ces friches industrielles.

Bégout questionne l'effacement progressif des ruines dans les sociétés modernes, où elles sont souvent détruites pour faire place à de nouvelles constructions. Il y voit une volonté de gommer le passé pour projeter une image de progrès continu, au risque de perdre des traces essentielles de l'histoire.

L'abandon de Le Bol d'Argent pourrait être perçu comme un résultat direct des logiques de centralisation et d'industrialisation du groupe Terrena. Ce processus reflète une dynamique contemporaine où la quête d'efficacité et de croissance économique peut marginaliser les lieux plus petits, perçus comme non rentables.



Le premier site de collecte des céréales de la coopérative à Saint-Mars-la-Jaille. Marie-Roberte Bédès : Terres de l'Ouest

Le Bol d'Argent n'était qu'un simple magasin, une extension discrète de la coopérative, sans nom propre, éclipsé par la grandeur de cette dernière. À une époque où tout tournait autour de cette usine emblématique, avec son architecture imposante et son rôle central dans la vie économique locale, le Bol d'Argent semblait presque insignifiant, inaperçu, relégué au rang d'acteur secondaire. Ce qui est paradoxal, c'est que c'est justement le Bol d'Argent qui tient encore debout aujourd'hui, alors que l'usine Braud a disparu du paysage, laissant derrière elle uniquement des photos imprimées sur un bâtiment qui n'a même pas connu son histoire.

D'après mes recherches, le magasin Le Bol d'Argent a joué un rôle déterminant dans l'ex-

pansion de la coopérative agricole vers Ancenis. Ce bâtiment représentait une porte d'entrée, un premier jalon concret vers une ambition plus vaste ouvrant la voie à la fusion de plusieurs entités agricoles¹. Par son existence, il a pavé la voie à l'émergence et à la réussite du groupe Terrena, incarnant une phase décisive de transformation et de consolidation des forces locales.

Le Bol d'Argent, avec sa stature encore imposante, demeure aujourd'hui comme un géant silencieux, oublié dans un terrain animé par la vie environnante, mais ignoré de tous. Alors, la question persiste : quand viendra le jour où le Bol d'Argent deviendra enfin le centre d'une nouvelle histoire, le cœur battant de la commune, et peut-être même de toute la ville ?

1. Plusieurs coopératives ont été regroupées, telles que Cana et Caval, sous une même entité.

1.2. Relation spatiale entre la ville et l'industrie

Ces dynamiques de délocalisation et d'abandon ne sont pas isolées. Elles trouvent un écho dans la manière dont nos villes ont évolué. Selon Christian de Portzamparc, l'histoire de la ville se décline en trois âges successifs, *âge I* de la ville traditionnelle, *âge II ville moderne* et la *Ville Contemporaine* ou *Âge III*. Dans la *ville traditionnelle*, avant l'industrialisation massive, l'habitat, le travail et le commerce étaient étroitement imbriqués. Les fonctions de la ville coexistaient au même endroit, faute de moyens de transport adaptés. Ce modèle explique la présence historique des industries en milieu urbain : on s'installait naturellement au plus près des habitants.

Aujourd'hui, on peut encore observer cette cohabitation dans certaines zones du Japon, notamment dans la banlieue d'Osaka (Neyagawa), où usines et habitations coexistent à l'intérieur d'un tissu urbain dense en s'intégrant discrètement à l'espace urbain. Quant à Ancenis, comme de nombreuses villes européennes, on observe aujourd'hui une séparation des différentes fonctions urbaines.

1. Revue D'architectures n°261, entretien avec Christian de portzamparc; 28 mars 2018
2. Le programme, qui répond à des besoins fonctionnels immédiats (loger, produire, etc.).
3. Le contexte, qui inscrit chaque intervention dans une dimension historique et environnementale.



Les membres de la coopératif, les travailleurs, les salariés se trouve dans une photo conviviale, 1968. Marie-Roberte Bédès : Terres de l'Ouest

Par exemple, le Bol d'Argent et l'usine Braud cohabitaient autrefois dans le quartier de la gare. Aujourd'hui, on constate que ces industries se sont déportées en périphérie, on retrouve notamment Terrena et Manitou. Il s'agit de l'âge II défini par Christian de Portzamparc, la ville moderne engendre l'étalement urbain et le développement des axes routiers assurant la desserte industrielle.

Cela dit, il est utile de rappeler que l'architecture et l'urbanisme s'inscrivent dans une continuité temporelle. Un bâtiment ne naît jamais dans un vide, il hérite du passé d'un lieu et impactera les générations futures.

Dans un entretien accordé à la revue D'Architectures¹, Christian de Portzamparc insiste sur l'importance de prendre en compte le contexte historique et industriel lors du réaménagement d'un site, plutôt que de traiter celui-ci comme un simple terrain à bâtir. Il critique la vision moderniste qui assimilait la fabrication de la ville à une production industrielle d'objets, ignorant la mé-

moire et le passé des lieux. Il oppose deux manières d'aborder un projet urbain le programme² et le contexte³ :

« La suprématie du programme a été l'un des axes majeurs de la pensée moderne [...] Le Corbusier avait donné à son projet de Ville contemporaine le sous-titre "Sans lieu". [...] On peut y voir une approche qui considère la ville comme une production d'objets standardisés, écartant la mémoire et le contexte. »

Mais qu'en est-il du Bol d'Argent dans cette logique ? Si l'on ignore la mémoire de ce bâtiment, en ne considérant ni son rôle passé ni l'histoire agricole qui l'a vu naître, ne risque-t-on pas de le réduire à un simple objet sans ancrage ? Dans cette perspective, ne pas reconnaître son héritage industriel reviendrait à lui enlever toute raison d'être, et, par extension, à justifier sa démolition. Au contraire, s'appuyer sur son identité, même discrète, permettrait d'envisager une réinvention plus fidèle au caractère du site, plutôt que de le nier ou de l'effacer.

Mémoire ouvrière

La question de la mémoire des lieux industriels se pose avec acuité lorsque ces derniers disparaissent ou se transforment. Comment préserver l'histoire d'un site quand sa structure physique n'existe plus ou qu'elle est menacée ? L'exemple du Grenier du Siècle au Lieu Unique de Nantes offre une réponse originale à cette problématique.

Le Grenier du Siècle est un exemple réussi de la préservation de la mémoire ouvrière et de sa valorisation. C'est une installation créée au Lieu Unique à Nantes, lors de la réhabilitation de l'ancienne biscuiterie LU en 1999. Patrick Bouchain et Patrick Raynaud ont imaginé une double paroi translucide, où plus de 10 000 objets déposés par les habitants ont été scellés jusqu'en 2100. Ce projet participatif ne se contente pas de conserver un bâtiment, il préserve une mémoire immatérielle, contenue dans ces objets et les récits qu'ils véhiculent. Ainsi, le Lieu Unique devient un support vivant de transmission, où ce sont les habitants eux-mêmes qui nourrissent et perpétuent le souvenir. Par cette approche, l'architecte a su transmettre la présence des ouvriers de l'époque en intégrant une dimension esthétique

qui perpétue le souvenir de la mémoire ouvrière au sein du Lieu Unique. L'exemple du Grenier du Siècle prouve que la transmission peut prendre des formes variées, parfois indépendantes de la structure originelle. On peut protéger la mémoire en inventant des dispositifs, même si le bâtiment disparaît.

Mener cette réflexion a pris du temps, nécessitant des recherches approfondies dans divers reportages et archives. Aujourd'hui, peu de traces tangibles subsistent de l'histoire des ouvriers de l'usine Braud, désormais remplacée par un cinéma. Seuls quelques panneaux d'affichage sur la façade et à l'intérieur de l'édifice évoquent furtivement l'entreprise, mettant en avant des figures comme Marcel Braud et ses parents, sans pour autant rendre justice à ceux qui ont façonné son succès : les ouvriers. Quant au musée de l'Aventure Braud, situé en dehors de la ville à Saint-Mars-la-Jaille, il retrace principalement l'évolution technologique et l'expansion de l'entreprise, mettant davantage en avant son développement industriel que la mémoire ouvrière.



Assemblées générales 1965 et 1985, Marie-Roberte Bédès : Terres de l'Ouest

Malgré ces efforts muséographiques, leur présence physique a disparu, mais leur souvenir demeure, porté par ceux qui refusent d'oublier. Cette mémoire ouvrière n'a peut-être pas trouvé sa place sur les murs du cinéma, mais elle continue de vibrer dans les récits, les témoignages, et dans les cœurs de ceux qui ont connu l'âge d'or de Braud. Voir disparaître ce lieu emblématique n'a pas suffi à réduire leur récit au silence : ils perpétuent leur vécu auprès des nouvelles générations et des journalistes, portant une mémoire qu'aucun mur ni aucune plaque commémorative ne saurait pleinement restituer.

Au temps de Braud, la vie ouvrière débordait de l'usine. Avec près de 700 ouvriers dans les années 1960, le travail n'était pas qu'une activité professionnelle, mais un mode de vie, une fierté partagée. Les ouvriers formaient une grande famille, soudée par le fameux « bleu Braud ». Après le travail, la camaraderie se poursuivait dans les cafés locaux comme le Relais Bleu, où l'on cultivait cette solidarité dans un esprit convivial. Les témoignages d'anciens salariés décrivent une époque où le quotidien s'entremêlait au rythme

de l'usine.

De la même façon que Braud qui a largement mobilisé une main-d'œuvre, la coopérative agricole CANA (Terrena) a elle aussi fédéré un grand nombre de salariés, dont la mémoire est aujourd'hui partiellement effacée. La mémoire ouvrière est plutôt évoquée dans l'histoire globale de la coopérative agricole CANA (future Terrena), installée en périphérie d'Ancenis. Dans Terres de l'Ouest – Histoire d'une coopérative agricole, Marie-Roberte Bédès rappelle la croissance fulgurante des effectifs, passés de 500 à 1 100 salariés entre 1962 et 1972. Là encore, la mémoire ouvrière (ou salariée) se fonde dans l'histoire d'une entreprise, dont les bâtiments changent de fonction avec le temps.

Les assemblées générales de 1965 et 1985 illustrent cette transformation : les dirigeants rappelaient alors l'importance de la coopération solidaire avec des slogans tels que

« Seul, vous êtes faibles ; ensemble, nous sommes une force » mettant en lumière la force de l'union entre les travailleurs et les agriculteurs de la région.

Si Braud et la coopérative CANA ont marqué la mémoire collective, qu'en est-il du Bol d'Argent ? Contrairement à ces deux entités, qui fédéraient un véritable esprit ouvrier, le Bol d'Argent semble n'avoir été qu'une infrastructure fonctionnelle, un simple entrepôt sans ancrage fort dans la mémoire collective. Pourtant, il a été un témoin silencieux de cette transformation industrielle et agricole.

Lors de mes échanges avec l'ancien salarié et aussi au cours d'un échange téléphonique avec Monsieur Emmanuel CADOREL, Directeur Technique et Patrimoine, ce bâtiment ne figure pas dans leurs souvenirs. Seul M. G. Rambault savait qu'il avait un temps appartenu à la coopérative, mais je m'interroge sur la place que cette mémoire ouvrière peut occuper dans l'identité future du Bol d'Argent.

Le site semble avoir joué un rôle secondaire, simple structure de soutien ou extension oubliée. Pourtant, ce bâtiment a vu passer des salariés, a été le théâtre de pratiques de travail, et témoigne d'une époque agricole et industrielle en pleine mutation. Faut-il conserver physique-

ment cette friche, qui fut une simple annexe, ou accepter que la mémoire s'en dissocie ? La mémoire des hommes a-t-elle besoin d'un lieu pour être célébrée ?

Le *Bol d'Argent*, aujourd'hui sans mémoire ouvrière définie, pourrait-il pourtant devenir un lieu de transmission ? L'exemple du Grenier du Siècle au Lieu Unique montre qu'un bâtiment abandonné peut être réinvesti pour préserver une histoire collective. À Nantes, la mémoire ouvrière a trouvé un support tangible grâce à un dispositif participatif, détaché de la seule matérialité du lieu.

Le *Bol d'Argent* pourrait-il, lui aussi, être réinvesti pour porter un récit plus large, mêlant patrimoine industriel et mémoire locale ? Cette interrogation s'inscrit dans une problématique plus vaste, comment les friches industrielles intègrent-elles la mémoire du travail dans leur reconversion ? Car bien souvent, l'histoire ouvrière est marginalisée, voire gommée, au profit d'une requalification avant tout esthétique et économique.



L'agence de la CANA, un lieu de rencontre convivial où tout le monde se retrouve.

Depuis les années 1980, la patrimonialisation de ces sites suit une logique sélective, privilégiant la mise en valeur architecturale et les nouveaux usages, sans toujours rendre hommage à ceux qui les ont façonnés. Sans mémoire, la friche industrielle perd son sens. Mais si cette mémoire est instrumentalisée, elle devient un simple outil de marketing territorial.²

Or, la mémoire ouvrière ne se limite pas à l'existence physique d'un bâtiment : elle survit à travers les témoignages, les objets, les récits, indépendamment des murs qui l'ont abritée. Mais l'existence d'un lieu dédié peut aussi être un levier puissant pour sa transmission. Faut-il alors conserver cette friche pour lui donner une nouvelle fonction, ou au contraire accepter sa disparition en déplaçant sa mémoire ailleurs ?

Transformer ou laisser disparaître, ce choix devient un véritable acte de reconnaissance envers celles et ceux qui ont façonné cette histoire. Sans lieu, la mémoire peut-elle réellement perdurer ? Et sans mémoire, le lieu peut-il encore exister ?

II. LA FRICHE, UN ESPACE D'ATTENTE ET DE QUESTIONNEMENT

1. Entre attachement et détachement

Une friche industrielle, souvent définie comme un lieu à l'abandon ou en déshérence, incarne une dualité frappante : elle évoque à la fois une mémoire enfouie et un détachement progressif. Dans le Dictionnaire Universel de Furetière (1690), une friche est décrite comme un « champ négligé et inculte ». Philippe Bachimon, dans *Vacance des lieux*, approfondi cette notion en y ajoutant une dimension temporelle, qualifiant la friche d'« état évolutif et avancé d'abandon » tendant vers une renaturalisation. Cette définition met en lumière l'instabilité et la temporalité propre à ces espaces, perçus comme suspendus dans un entre-deux, oscillant entre un passé révolu et un futur incertain.

Lorsque nous pensons à une friche, nous imaginons un lieu arrêté dans le temps, marqué par un moment où l'activité humaine a cessé. Ce hiatus, qu'il soit intentionnel ou accidentel, semble inscrire le lieu dans une attente indéfinie, celle d'une réhabilitation, d'une destruction ou d'un effacement total. Comme le souligne Bachimon, « l'oubliette est fille d'un double oubli » : l'oubli de la destination initiale du lieu et celui, métaphorique, d'un espace relégué à l'inutilité.

Cette dynamique est visible dans le cas du Bol d'Argent, dont l'abandon l'a enfermé dans une inertie symbolique. Lorsque ses portes se sont fermées, le bâtiment s'est replié sur lui-même, devenant invisible pour les habitants, malgré sa présence physique persistante.

Le processus d'abandon d'un lieu, tel que le décrit Bachimon, est intimement lié à un phénomène d'oubli progressif. Cet oubli est souvent renforcé par la sédimentation temporelle, un enfouissement physique et symbolique sous les strates du quotidien. Dans *Vacance des lieux*, il est dit que « l'oubli ne serait qu'un effacement, qu'une mise en profondeur sous des sédimentations et autres accumulations ». Cela se traduit par une sorte de « réserve cognitive », où le lieu est préservé, parfois de manière inconsciente, jusqu'à ce qu'un événement ou un projet vienne l'exhumer.

Cependant, cette rémanence n'est pas neutre. L'abandon provoque une reconfiguration de notre rapport au lieu.

Parfois, le manque d'informations sur son usage passé génère des récits de substitution, mêlant histoire et fiction.





Bachimon illustre cette idée en mentionnant des lieux interprétés à tort comme maudits ou hantés en raison de leur abandon prolongé. Ces récits créent une nouvelle dimension symbolique pour ces espaces, les transformant en supports d'imagination collective.

Bruce Bégout, dans "Obsolescence des ruines", parle des friches comme des « monuments de moindre importance » qui « nient le temps humain de la durabilité et se vouent délibérément à l'oubli ». Les friches deviennent des espaces de transition, où le temps semble suspendu, mais où la nature reprend lentement ses droits. Cette renaturalisation progressive, qu'elle soit perçue comme une phase transitoire ou définitive, confère aux lieux une qualité poétique, mêlant déclin et renaissance. L'usure irrémédiable des lieux et des bâtiments... La dégradation d'un édifice suit les lois de la nature et selon un processus décrit par le poète anglais William Shenstone : « Une fois achevé, le travail d'un constructeur se dégrade, tandis que celui d'un jardinier commence immédiatement à se développer. »

Le rapport au temps est essentiel pour comprendre les friches industrielles. La perception d'un lieu abandonné est profondément influencée par la durée de son inoccupation et les récits

qui l'accompagnent. Prenons l'exemple emblématique du "Ground Zero" à New York, analysé par Bachimon dans une perspective spatio-temporelle. Après les attentats du 11 septembre 2001, les gravats des Twin Towers ont été rapidement déblayés pour symboliser la résilience face à la tragédie. Cependant, la mémoire collective exigeait également une sanctuarisation du site, avec la création d'un mémorial. Ce double traitement — destruction rapide des traces insupportables et conservation d'un espace mémoriel — illustre le compromis entre oubli et souvenir.

Cette approche peut être transposée aux friches industrielles : faut-il conserver ces lieux dans leur état de délabrement pour témoigner du passé, ou les transformer en espaces modernes, adaptés aux besoins actuels ?



Alessandro Magnasco, Peinture, ruines

Dans le cas du “Bol d’Argent”, cette question est cruciale. Le bâtiment, bien que témoin de l’histoire industrielle locale, semble avoir été relégué au rôle de simple relique. Son abandon reflète une rupture dans l’utilisation fonctionnelle de l’espace, mais il offre aussi l’opportunité d’imaginer une renaissance.

La réhabilitation d’une friche ne se limite pas à une opération architecturale ou urbaine ; elle engage une relecture de la mémoire collective. Comme l’écrit Bachimon, « la renaturalisation fonctionne comme une phase sélective d’assainissement, laissant libre cours à l’imagination ». Cette idée implique que chaque projet de réhabilitation est une négociation entre la préservation du passé et les besoins contemporains.

Le Bol d’Argent, oublié par le tissu social environnant, pourrait bénéficier de ce processus. Sa transformation pourrait témoigner de l’évolution de la perception des friches, passant d’espaces inutiles à des lieux porteurs de sens et de possibilités. Cependant, cette réappropriation nécessite une réflexion profonde sur le rôle de ces espaces dans l’histoire locale et leur potentiel pour répondre aux enjeux futurs.

En définitive, les friches industrielles, bien qu’en apparence figées dans le temps, sont des espaces dynamiques. Elles portent en elles les traces du passé tout en étant ouvertes à une réinterprétation. Le Bol d’Argent, comme d’autres exemples analysés, illustre ce paradoxe : un lieu suspendu entre l’oubli et la mémoire, l’abandon et la renaissance, l’attente et l’action. Comme tant d’autres lieux abandonnés, il est un exemple frappant de cette tension entre attachement et détachement, entre disparition et renaissance.

2. La fascination de l'abandon

L'abandon, par sa nature, provoque un mélange de mélancolie, d'interrogations et d'émerveillement. Il interroge nos valeurs sociales, notre rapport au temps et la manière dont nous décidons de préserver ou de négliger ce que nous avons construit. Comme le souligne Aude Le Gallou, les lieux abandonnés, telles que les villes de Berlin et de Détroit, ont une capacité unique à intriguer. Ils matérialisent une rupture avec leur usage initial, marquant ainsi une transition entre un passé chargé de significations et un futur incertain.

Cette rupture rend l'abandon visible et attire une curiosité presque universelle. Le bâtiment à l'abandon, par son état de dégradation, révèle des détails et des récits qui seraient autrement occultés dans un état de fonctionnement. Bruce Bégout, dans *Leçon de ruines*, soutient que c'est précisément dans leur effondrement que les constructions nous dévoilent leurs secrets. Cet effondrement symbolise à la fois la fragilité des principes fondateurs et la possibilité d'un renouveau.

Dans le cas du Bol d'Argent, son état actuel d'abandon incarne cette dialectique. Ce lieu, autrefois un magasin de stockage de production agricole, un grenier, un entrepôt est aujourd'hui devenu un vestige, un objet de contemplation et de questionnement. Pourquoi a-t-il été laissé à l'abandon ?

Les lieux abandonnés ne sont pas simplement des espaces oubliés : ils deviennent des paysages esthétiques. Le concept de "ruin porn"¹, ou « pornographie des ruines », illustre la fascination pour ces espaces à travers des photographies mettant en avant leur beauté désolée. Cette esthétique contemporaine, bien qu'ambiguë, fait écho à une longue tradition artistique valorisant les ruines comme symboles de vanité humaine et de temporalité universelle.

À Berlin et Détroit, des dynamiques de revalorisation se sont manifestées par le développement du "ruin tourism". Ce phénomène dépasse l'exploration urbaine illégale (urbex) pour devenir un véritable secteur organisé, avec des visites guidées et des circuits conçus pour faire découvrir ces lieux à un public en quête d'expériences singulières. Cette valorisation soulève toutefois des tensions. D'un côté, elle redonne vie à des lieux oubliés, leur offrant une place au sein du tissu social et économique. De l'autre, elle peut les transformer en simples produits à consommer, effaçant peu à peu leur histoire et l'âme qui les habitaient autrefois.

1. Aude Le Gallou, « Explorer les lieux abandonnés à Détroit et à Berlin : tourisme de l'abandon et trajectoires patriomoniales », *Géocfluences*, juin 2021



Hubert Robert, Vue imaginaire de la galerie du Louvre en ruine, Paris, musée du Louvre, 1796. Peinture perçue comme une ruine esthétique.



Un bâtiment, autrefois occupé par la Société Chimique de Clichy, a été investi par 15 artistes en août 1995 et est resté un lieu de création jusqu'à sa fermeture le 8 juin 2000. Malgré une bonne réputation, une collaboration harmonieuse avec le voisinage et l'organisation d'ateliers artistiques pour les enfants, les occupants ont été expulsés par la police.

L'abandon d'un espace semble à première vue être ici une fin, une nouvelle fonction. Cependant, comme le note Bégout, c'est souvent dans cet état de désolation que naît une nouvelle vie pour le lieu. Des usages informels, parfois clandestins, s'y développent, révélant une autre manière de s'approprier l'espace. Ces réappropriations nuancent la notion même d'abandon, qui ne signifie jamais un véritable vide, mais plutôt une transformation des pratiques sociales et symboliques.

Le *Bol d'Argent*, malgré son état actuel, reste un objet de projections. En tant que projet de fin d'étude, il devient un laboratoire où les notions d'abandon, de mémoire et de réhabilitation se croisent.

L'abandon, loin d'être une fin, est un processus révélateur et générateur. Il invite à questionner nos choix en matière de mémoire, de valorisation et d'utilisation des espaces. Le *Bol d'Argent*, à travers son histoire et son potentiel de réhabilitation, incarne cette dualité. Entre esthétique de la ruine et réappropriation innovante, il témoigne de la manière dont les lieux abandonnés peuvent devenir des ponts entre passé et futur, oubli et renaissance.

3. Habiter l'abandon : entre refuge et réinvention

Se concentrer uniquement sur l'abandon matériel d'une friche, c'est oublier qu'elle n'est jamais totalement vide. Derrière l'apparence de l'abandon, d'autres formes de vie prennent possession de ces lieux : des squatteurs, des animaux, des plantes sauvages, et plus récemment, des artistes et des explorateurs urbains qui en font des espaces de création et d'expérimentation. La friche devient alors un territoire hybride, un lieu qui oscille entre passé et futur, ruine et renaissance, délaissement et appropriation.

Dès qu'un site industriel est abandonné, la nature reprend ses droits. Ce phénomène, loin d'être anecdotique, est au cœur des travaux du paysagiste Gilles Clément, qui a développé le concept du Tiers paysage : des espaces en friche laissés hors du contrôle humain, devenant des refuges pour une biodiversité repoussée ailleurs. Selon lui, ces lieux sont des « trésors », car ils accueillent une diversité de vie qui ne trouve plus sa place dans les espaces aménagés et contrôlés par l'homme (Clément, 2023). Ce principe s'applique aussi bien aux espaces urbains qu'aux zones rurales, révélant une autre valeur des friches, celle d'un équilibre retrouvé entre le bâti et la nature¹.

Les friches industrielles ne sont donc pas seulement des espaces en décomposition, mais des laboratoires vivants où la nature et l'homme cohabitent différemment. Philippe Bachimon, dans *Vacances des lieux*, met EN avant cette idée de

reconquête progressive de ces espaces par la nature. Il souligne comment ces sites, perçus comme des vestiges obsolètes, deviennent des écosystèmes spontanés où l'urbain et le sauvage fusionnent (Bachimon, 2017).

Mais la friche ne se limite pas à une transformation écologique, elle est aussi le théâtre de nouvelles appropriations humaines. Les artistes, en particulier, ont souvent été les premiers à investir ces espaces en quête de liberté et d'inspiration. L'exemple de l'usine 798 de Pékin, initialement squattée par des artistes avant de devenir un centre culturel, illustre bien ce phénomène (Metropolitiques, 2023). En France, le collectif STiMBRE travaille sur les friches abandonnées en Nouvelle-Aquitaine, les utilisant comme espaces de mémoire et de performance artistique, mêlant son, écriture et immersion sensorielle pour donner une seconde vie à ces lieux (STiMBRE, 2022).

1. Clément, Gilles. Entretien avec Élodie Crézé et Julien Dezécot, « *Nous appartenons à la nature et nous en dépendons* », Sans-Transition Magazine, publié le 1 octobre 2021



Ces dessins muraux témoignent de la présence des squatteurs.
photo de l'intérieur du Bol d'Argent, Cette image m'a été transmise,
n'ayant moi-même jamais eu accès à l'intérieur du bâtiment.

Cependant, cette valorisation artistique des friches n'est pas unanime. Rem Koolhaas, dans son concept de Junkspace, décrit ces espaces comme des déchets de la modernisation, des lieux sans identité qui absorbent et recyclent des éléments sans cohérence ni âme (Koolhaas & Bé-gout, 2002). Pour lui, la friche n'est pas un espace d'habitat ni de réinvention, mais une zone de saturation, un résidu urbain perdu dans la logique du capitalisme tardif.

Cette opposition entre friches perçues comme espaces de résilience et friches vues comme déchets du monde moderne se retrouve dans la littérature. Franck Pavloff, dans *La Nuit des Friches*, explore comment ces lieux, bien que marginalisés, deviennent des refuges pour ceux que la ville rejette : sans-abris, squatteurs, rêveurs en quête de liberté (Pavloff, 1999). Il montre que la friche, loin d'être simplement un espace déserté, est un lieu de passage et d'existence pour les invisibles de la société.

Dans certains cas, la friche devient même un terrain d'exploration urbaine et culturelle. À Détroit, le Packard Automotive Plant, une ancienne usine abandonnée, est aujourd'hui un espace emblématique de l'urbex (exploration urbaine), attirant cinéastes, photographes et curieux, fascinés par cette esthétique du déclin (Atlas Obscura, 2023). Ces lieux, d'apparence morte, continuent pourtant à être habités autrement.

Finalement, une friche est-elle réellement un lieu abandonné ? Si les anciens ouvriers et les industries l'ont quittée, d'autres formes de vie l'occupent immédiatement : la végétation, les animaux, les marginaux, les artistes, les explorateurs. La question reste alors ouverte : ces lieux doivent-ils être préservés en tant que témoins vivants d'un passé oublié, ou faut-il accepter leur transformation et leur dissolution dans le tissu urbain contemporain ?

III. LA FRICHE, ET APRÈS ?

1. La friche comme espace en transition

Le futur du Bol d'Argent reste une question ouverte et suscite des débats parmi ceux qui s'y intéressent. Actuellement, deux visions s'opposent : le propriétaire du bâtiment souhaite le transformer en logements résidentiels, tandis que la mairie envisage d'y créer un équipement culturel public, profitant de son emplacement stratégique entre le cinéma, la gare et le Café de la Gare. Cette divergence bloque toute initiative : le propriétaire ne peut rien entreprendre sans l'aval de la municipalité.

En parallèle, les habitants du quartier expriment des avis contrastés. Certains souhaitent sa démolition, jugeant le bâtiment inutile et inesthétique. D'autres, au contraire, y voient une opportunité et aimeraient qu'il soit réhabilité pour servir une nouvelle fonctionnalité aux Anceniens.

Des attentes opposées, des désirs divergents... le Bol d'Argent est une friche en suspens, tiraillée entre différentes volontés et sans véritable direction. Ce bâtiment semble lui-même «hésitant», coincé entre abandon et potentiel de transformation. Faut-il trancher en faveur d'un projet conventionnel ou envisager une alternative plus inattendue ? Peut-être faudrait-il écouter

non seulement les voix des habitants, mais aussi celles qui ne s'expriment pas : la Nature qui a repris ses droits, les animaux, les insectes et toutes ces formes de vie discrètes qui habitent déjà la friche. Et si, au lieu d'imposer un usage figé, on laissait le lieu nous dire ce qu'il est en train de devenir ?

Depuis les années 1970, les friches industrielles ont souvent fait l'objet de reconversions en lieux de culture, de création et d'expression. Ces espaces, révolutionnaires dans leur essence, ont redéfini l'art comme une pratique collective, accessible, socialement engagée et ancrée dans la vie réelle, en rupture avec les modèles rigides et élitistes des institutions traditionnelles. (Lucchini, La mise en culture des friches, 2016). Cette dynamique s'est illustrée dès les premières expérimentations avec le Melkweg à Amsterdam (1970), la ufaFabrik à Berlin (1979) ou encore le Confort Moderne à Poitiers (1985). Ces lieux accueillent des concerts, expositions, projections, spectacles et résidences artistiques, offrant un espace d'expression alternatif aux circuits culturels institutionnels.



Mais qu'est-ce qui transforme réellement une friche en opportunité ? Est-ce la simple reconversion architecturale, ou bien l'énergie collective qui s'y déploie ? Un bâtiment abandonné porte-t-il encore en lui une valeur, même s'il semble vidé de sa fonction première ? L'ouvrage *Un bâtiment, combien de vies ?* dirigé par Francis Rambert, met en lumière l'idée que l'architecture ne se limite pas à la pérennité d'un usage, mais qu'elle est en perpétuelle mutation. Un espace peut connaître plusieurs vies, chacune définissant son rôle sans jamais effacer totalement ce qui l'a précédé.

C'est là qu'intervient la notion de réversibilité architecturale, défendue par Canal Architecture, qui envisage les bâtiments non plus comme des structures figées, mais comme des espaces évolutifs, capables d'accueillir différents usages au fil du temps. Si l'on cesse de penser une friche comme un problème à résoudre, ne peut-elle pas devenir un laboratoire de transition, où les usages se construisent progressivement ? Après tout, avant même d'être réhabilitée, une friche

est déjà vivante : la nature y reprend ses droits, des pratiques informelles émergent, de nouvelles formes d'appropriation apparaissent. Faut-il nécessairement figer un projet définitif, ou peut-on imaginer une approche plus ouverte, où la transformation du lieu se ferait en dialogue avec son environnement et ses habitants ?

La Friche Belle de Mai à Marseille, par exemple, illustre cette transformation progressive : ancien site industriel, elle a évolué en un espace culturel hybride, où se croisent artistes, entrepreneurs et habitants, chacun y trouvant un usage en résonance avec les besoins du territoire.

Si l'on décide d'ouvrir un espace auparavant fermé et confisqué, il est essentiel de prévoir une place pour tout. Ce qui importe, c'est de reconnaître que la friche a le potentiel d'être un lieu pour tous : familles, enfants, artistes, étudiants, travailleurs. Grâce à la friche, on réouvre un espace d'opportunités, un champ des possibles qui dépasse la simple fonction attribuée au bâtiment.



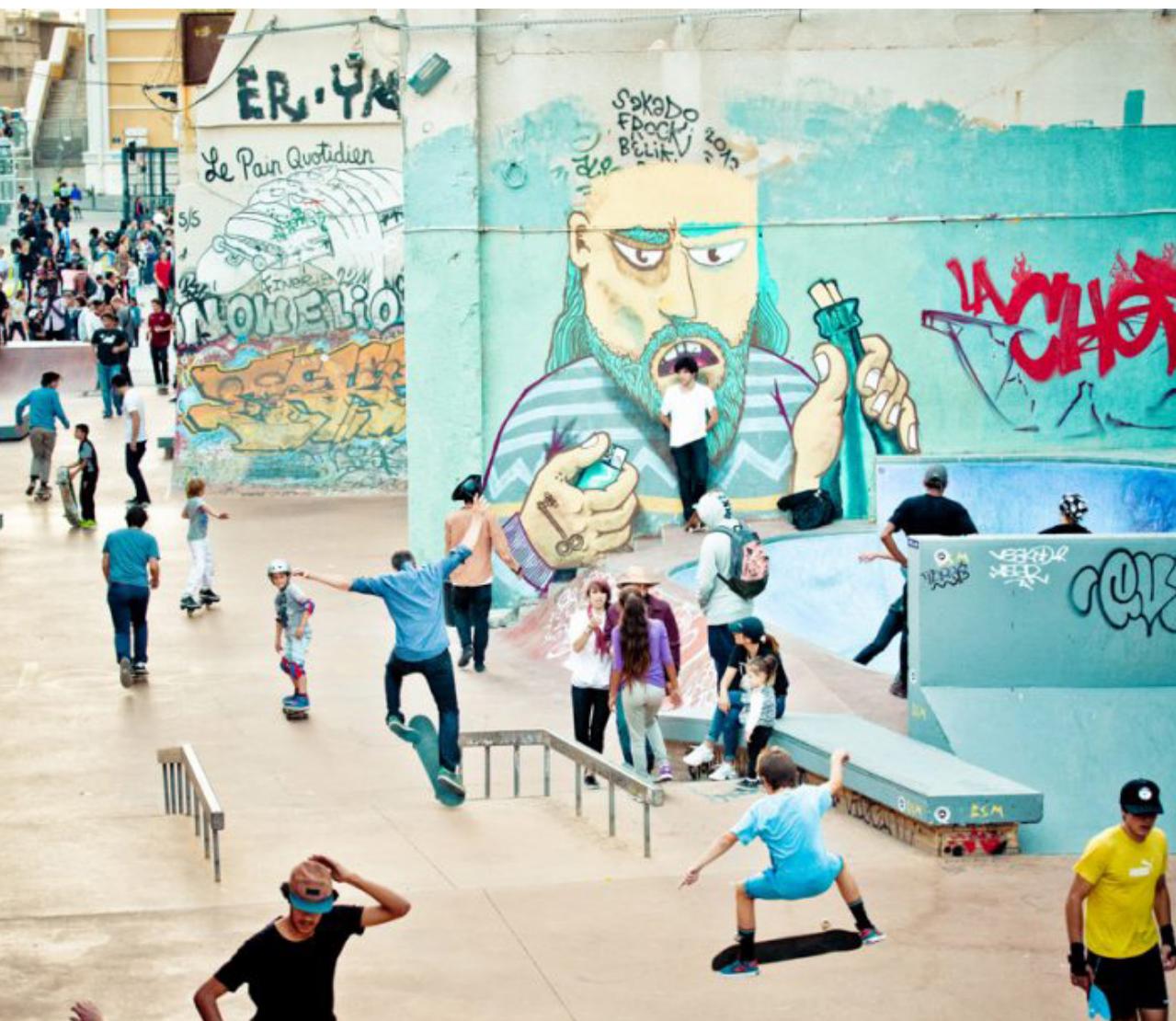


Photo du Skatepark de la Friche la Belle De Mai - lafriche.org

2. La friche; Entre écologie et architecture responsable

Face aux signes de dérèglement climatique, aux crises énergétiques et aux limites des modèles urbains existants, il ne s'agit plus seulement de redonner un usage aux friches, mais de réfléchir à leur rôle dans un avenir plus durable.

Loin d'être de simples terrains à réhabiliter, elles deviennent un levier essentiel pour repenser nos manières de construire, d'habiter et de gérer les ressources. Ainsi, l'architecture et l'écologie ne peuvent plus être dissociées dans la transformation de ces espaces. Le progrès et la densification urbaine sont une réalité, mais il faut rester vigilant : vivre en ville devient de plus en plus difficile face à la pollution, la chaleur et le dérèglement climatique. On ne peut plus considérer la friche comme un espace à raser pour reconstruire, mais plutôt comme un potentiel îlot de fraîcheur, un lieu où réemployer l'existant, réfléchir à l'économie des ressources et préserver ce qui est déjà en place.

Réhabiliter plutôt que démolir devient une solution essentielle pour limiter l'extension des villes sur les espaces naturels et réduire l'impact écologique des nouvelles constructions.¹ C'est un sujet qui a interpellé de nombreux architectes, mais qui s'est surtout imposé ces dernières années à travers des réalisations concrètes. Privilégier la transformation des bâtiments existants plutôt que leur démolition est une approche particulièrement défendue par Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal. Connus pour leur philosophie du réemploi, ils soutiennent que même un bâtiment vétuste ou obsolète peut être amélioré sans être détruit (Vassal & Lacaton, 2017). Leur principe est clair : «Ne jamais démolir, ne jamais soustraire, toujours ajouter, transformer et valoriser l'existant» (Frédéric Druot, Ekopolis, 2010).

1. Le Douaran, Leïla. Restaurer les friches pour lutter contre l'artificialisation des sols [en ligne]. Les Horizons, publié Le 25 mars 2021



Ville de Lille. Concentration sur les usages du futur parc de Fives Cail [en ligne]. Participez Lille, publié le 6 mars 2023

L'un des exemples les plus aboutis de réhabilitation écologique et architecturale est l'écoquartier Fives Cail à Lille. Le projet a intégré une gestion durable des ressources, notamment à travers la récupération des eaux pluviales pour irriguer les espaces verts, tout en préservant les structures existantes. La végétalisation joue un rôle central, avec un parc urbain de 3,5 hectares conçu pour réduire les îlots de chaleur et favoriser la biodiversité. De plus, La réutilisation des matériaux (comme les pavés d'origine) contribue à limiter l'empreinte carbone du chantier.

En impliquant activement les habitants dès la conception, le projet a généré une dynamique collective qui a fait de l'écoquartier un espace fédérateur où culture, écologie et urbanisme se rencontrent. Cela s'inscrit dans les principes clés de sa labellisation en tant qu'écoquartier. Cette réhabilitation a dépassé son simple cadre architectural pour devenir un moteur de cohésion sociale, renforçant l'identité et l'attractivité du quartier. (Soreli.fr)

L'écoquartier Fives Cail n'est pas un cas isolé. D'autres projets, comme Habitat BIO à Bordeaux, explorent des approches similaires, où la transformation des friches est pensée dans une logique de sobriété énergétique et de durabilité. Ce projet propose une alternative aux logements traditionnels en intégrant des principes bioclimatiques et des matériaux à faible impact environnemental (Projet Tebio, Canal Architecture, 2023)

3. La friche un refuge de la biodiversité

3.1. Repenser l'équilibre entre la biodiversité et la friche

Peut-être que la friche est une aubaine... c'est l'occasion de réinviter la biodiversité et la nature que nous avons poussée en dehors de la ville, et ainsi d'inventer une nouvelle façon de vivre en ville.

Comme nous l'avons évoqué dans la deuxième partie, les friches sont devenues des refuges pour les formes de vie non humaines. Ce phénomène est de plus en plus étudié face aux contraintes climatiques croissantes. De nombreux articles, ouvrages et projets s'intéressent désormais à la manière de préserver la biodiversité dans toute réinvention ou appropriation d'un lieu, notamment les friches, souvent qualifiées d'espaces de réensauvagement.

Dans un article de Socialter, l'auteur critique la volonté paradoxale de l'humain de contrôler la nature tout en voulant la laisser évoluer librement. Il souligne que l'écologie oscille entre l'obsession du contrôle et le désir du «laisser-faire», illustré par ces contradictions:

“À prôner le réensauvagement d'une main, et à le combattre de l'autre?” SOCIALTER

L'article pose aussi une question plus large sur l'intervention humaine à travers le temps. Depuis toujours, l'homme façonne les paysages et adapte les écosystèmes à ses besoins. Mais cette intervention est-elle forcément un problème, ou simplement une continuité historique ? Cette réflexion m'amène à me questionner sur la place de la biodiversité dans l'avenir du Bol d'Argent.

Au Bol d'Argent, la biodiversité est encore peu développée, dominée par la présence massive du béton et l'imposante structure du bâtiment. L'ensauvagement y est léger, limité à quelques plantes spontanées, insectes, pigeons et rats, mais sans arbres ni véritable écosystème structuré. Plutôt que d'opposer réensauvagement total et démolition, ne faudrait-il pas poursuivre cette dynamique naturelle, en végétalisant davantage le bâtiment et en l'ouvrant à une cohabitation entre l'architecture et le vivant ?



Jardin des rails, Coralie Filippini. lafriche.org

Il ne s'agirait pas seulement d'ajouter quelques éléments verts, mais de laisser la nature investir le lieu, d'accompagner son évolution sans chercher à la contraindre. Gilles Clément parle de «Tiers paysage» pour désigner ces espaces laissés à l'abandon où la nature reprend ses droits, loin des logiques de contrôle et de domestication. Dans son concept du Jardin en mouvement, il défend une approche où l'on observe et guide la végétation plutôt que de l'imposer, en intégrant l'eau, la terre et l'air dans une réinvention plus libre de l'espace. Comme il le dit lui-même :

« faire le plus possible avec et le moins possible contre la nature » Gilles Clément

Mais jusqu'à quel point faut-il intervenir ? Peut-on percevoir la friche comme un simple terrain d'expérimentation écologique ? Si, pour de nombreux écologues, les Tiers paysages sont des écosystèmes riches et dynamiques, leur abandon total sans entretien peut les transformer en espaces désordonnés, pollués et moins favorables à la biodiversité, au point que certaines espèces finissent par disparaître plutôt que d'être préservées.

Peut-être ne faut-il pas assigner une identité unique au Bol d'Argent, mais plutôt accepter sa diversité et sa complexité. Contrairement à Gilles Clément, Damien Darcis, «dans Penser autrement les ruines : du Tiers paysage rural à la réinvention des communs» affirme que la nature ne reprend pas ses droits comme un simple recouvrement des traces humaines. Ces lieux sont des espaces hybrides, où nature et vestiges du passé coexistent et se transforment mutuellement. Reconnaître cette hybridité est essentiel pour repenser nos relations avec l'environnement et les formes de vie qui y trouvent refuge.

“c'est un lieu hybride qui s'invente, un lieu qui n'est ni naturel, tant ces « ruines » conditionnent le déploiement des vivants non-humains qui s'y déploient – de façon plus visible encore dans les espaces industriels désaffectés, parfois fortement pollués –, ni humain, tant les présences des puissances d'agir autres qu'humaines les modifient et les transforment.”



Le jardin du Musée du Quai Branly, Getty - Bertrand Rindoff Petroff, radiofrance.fr

3.2. la biodiversité dans la transformation des friches

Dans un monde où l'urbanisation croissante grignote les espaces naturels, les friches apparaissent comme des lieux où la biodiversité peut s'épanouir librement. Loin d'être des espaces vides, elles deviennent des refuges pour la faune et la flore.

Dans cette section, nous verrons comment ces dynamiques naturelles peuvent être intégrées dans les réflexions des villes et les projets de réhabilitation et d'aménagement

Dans le livre "Demain, une Europe agro-écologique", les auteurs proposent une approche pour intégrer la nature à l'évolution des sociétés et favoriser une coexistence harmonieuse. Ils avancent trois grands axes :

Réduire l'utilisation des pesticides et engrais chimiques, nuisibles aux insectes et à la vie des sols. Favoriser les cultures variées et adaptées au climat, plutôt que la monoculture intensive.

Préserver des zones naturelles autour des cultures (haies, prairies, forêts) pour protéger les insectes pollinisateurs et la faune sauvage.

Le jardin du musée du Quai Branly-Jacques Chirac, conçu par Gilles Clément, est un exemple

concret de l'application de son concept du Jardin en mouvement. Il rassemble une grande diversité d'espèces végétales et d'arbres autour du musée sur pilotis, offrant une immersion totale dans la nature en plein cœur de Paris. Grâce à cette approche, l'entretien du jardin nécessite moins de machines et réduit la consommation d'eau. Contrairement aux jardins classiques, il n'y a ni pelouses parfaitement taillées ni massifs rigides. Ici, les plantes et le vivant continuent d'évoluer, de se renouveler et de s'adapter librement. Cette transformation permanente crée une forme de suspense : à chaque visite, l'expérience est différente, car le paysage change et se régénère selon le rythme de la nature.

Un autre exemple de préservation de la biodiversité en coexistence avec une friche est la Friche de la Belle de Mai. Ce lieu a été aménagé pour valoriser la végétation spontanée et s'adapter au climat local. On y trouve notamment le Jardin des Aromatiques, qui regroupe différentes espèces méditerranéennes, et La Belle Friche des Quais, un projet paysager conçu par Antoine Magnon, Gaëlle Pranal et Fanny Vesco, où la végétation pousse en liberté tout en restant accessible au public.



Friche La Belle de Mai, Par ailleurs Paysages

Lors du confinement, les ronces ont envahi la friche, débordant des clôtures et recouvrant les abords du site. Plutôt que de les arracher, les «fricheurs» ont expérimenté une approche innovante : le tressage des ronces entre les lattes de bois des clôtures. Cette technique, appelée «frichage», permet d'exploiter la souplesse des plantes pour créer des barrières végétales solides et esthétiques. Plutôt que de supprimer ces espèces spontanées, elles sont guidées et intégrées dans le paysage, formant des haies ou des arcades naturelles. Ce procédé illustre comment un élément jugé envahissant peut devenir un atout écologique et paysager.

L'objectif est aussi de repousser la vision purement utilitaire des friches, en impliquant les habitants dans leur transformation et en les sensibilisant aux enjeux écologiques. C'est l'approche adoptée par l'association Champs Libres qui promeut une réhabilitation participative et locale. Les habitants et usagers du site sont directement intégrés dans le processus : plantation, suivi écologique, inventaires de biodiversité... Cette implication collective fait de la friche un levier de transformation urbaine, alliant écologie et dynamique sociale, tout en redonnant une place à la nature au sein de la ville.

Conclusion

Dans ce mémoire, j'ai cherché à remonter le fil du passé du Bol d'Argent, à comprendre comment ce bâtiment s'est retrouvé dans cet état d'abandon. Il n'a pas d'architecture remarquable, ni de véritable valeur esthétique, et pourtant, sa présence imposante face à la gare m'a interpellée. Il y avait quelque chose de plus à voir au-delà de ses murs usés, quelque chose que beaucoup ne remarquent pas.

Le Bol d'Argent n'a pas une histoire industrielle propre à lui. Ce n'est pas lui qui a façonné l'industrie, mais il en est un témoin. Un vestige qui a vu Ancenis évoluer, qui a traversé les vagues de transformation économique et industrielle. Il a résisté à la décentralisation des usines, mais aujourd'hui, il se retrouve seul, isolé au cœur d'un quartier en pleine mutation. Beaucoup le voient comme un bâtiment abandonné, oublié de tous. Mais est-il vraiment seul ?

Une autre forme de vie a pris place dans cette friche : la nature. Là où l'homme s'est retiré, la végétation s'est établie, les oiseaux s'y sont invités, un nouvel équilibre s'est constitué. Cet édifice ne parle pas ; il crie dans son silence ; il plaide pour être vu, pour que ne s'y inscrive pas la fin que connaît l'usine Braud, face à lui, détruite, remplacée par un cinéma moderne qui ne garde plus que l'ombre de cette histoire.

Aujourd'hui, lorsque l'on parle de réhabilitation des sites délaissés ou en friche, il ne s'agit pas seulement d'une vision. Trop souvent, on se précipite à les reconverter en équipements culturels ou en simples espaces fonctionnels, sans prendre en compte les nouvelles réalités écologiques et urbaines.

Or, le Bol d'Argent est positionné stratégiquement en entrée de ville, au voisinage de la gare ; il pourrait devenir un lieu ouvert à tous.

Plutôt que de chercher à figer le Bol d'Argent dans une seule identité – son histoire, son ancienne fonction, son état actuel de friche ou encore son avenir – il serait peut-être plus juste d'apprécier sa transition. Plutôt que de percevoir son abandon comme une fatalité, il pourrait être vu comme une opportunité, une étape naturelle de transformation. Ce bâtiment ne doit pas être réduit à ce qu'il a été ou à ce qu'il pourrait devenir, mais envisagé dans toutes les vies qu'il a traversées et celles qu'il pourrait encore accueillir.

Finalement, ce n'est peut-être pas une nouvelle fonction qu'il lui faut, mais une reconnaissance de son état changeant, où chaque phase, de l'activité à l'oubli, de l'usage à la friche, participe à son récit. Son histoire ne doit pas être effacée, ni figée, mais intégrée dans une vision plus large, où la mémoire, la biodiversité et les usages d'aujourd'hui coexistent. Le Bol d'Argent est un espace en devenir, et son avenir ne dépend pas seulement de ce qu'on en fera, mais de la façon dont on choisira de l'écouter.



ANNEXE : Le Cinéma parle

Moi le cinéma, mon histoire commence en 2019 ou c'est ce que je crois moi-même. Je me tiens là à Ance-nis avec mes lignes contemporaines et ma façade à fa-cettes d'inox poli qui reflète tout autour de moi et qui attire l'attention de ceux qui sortent de la gare juste en face de moi.

On m'a construit ici, sur les vestiges d'une ancienne usine, l'usine Braud. Elle produisait des machines agricoles, des engins puissants. Pourtant, moi, je ne connais rien de cette époque. Je ne l'ai jamais vécue. Mais je la porte, comme un vêtement trop grand, une histoire imposée que je dois raconter.

Chaque jour, des voyageurs et des habitants passent devant moi, attirés par l'animation du café de la gare, les discussions autour des bancs, la verdure qui orne le parvis. Mais derrière ce tableau vivant et accueillant, un élément plus sombre se dresse : le Bol d'Argent.

Ce bâtiment abandonné, situé juste à côté de moi, ne cesse d'attirer mon regard, même si je préférerais l'ignorer. Il se dégrade un peu plus chaque jour. Sa ma-çonnerie fissurée, ses fenêtres rafistolées à la hâte, ses murs envahis par la végétation sauvage, Sa grandeur s'efface doucement, sa structure s'épuise, tout cela contraste avec l'énergie vibrante qui l'entoure. Les pi-geons ont fait de son toit leur maison, et il semble que personne ne s'en soucie vraiment. Pourtant, il est là,

imposant, presque comme un fantôme du passé. Un souvenir silencieux d'une époque révolue, mais aussi d'une histoire qui continue d'être ignorée.

Ce que je trouve ironique, c'est qu'à sa manière, le Bol d'Argent et moi partageons une sorte de destin. Lui, autrefois un lieu de production et de commerce, est maintenant un vestige oublié, son seul lien avec son passé étant ce grand panneau qui annonce encore «Bol d'Argent, concessionnaire de motos ». Quant à moi, bien que moderne et actif, je porte en moi une confu-sion similaire. Mon architecture contemporaine ne ra-conte pas mon histoire, mais plutôt celle d'un passé industriel que je n'ai jamais vécu. Sur mes murs, on af-fiche des images de l'usine Braud, qui autrefois occu-pait cet espace, comme si c'était mon héritage à porter.

Mais ce n'est pas mon histoire, et cela me trouble. Tout comme le Bol d'Argent, je suis coincé entre le passé et le présent, partagé entre ce que je devrais être et ce que l'on attend de moi. Tandis que je reflète le mouvement et la vitalité de la ville qui m'entoure, le Bol d'Argent, lui, ne bouge plus. Il est figé, abandonné, presque ou-blié de tous. Mais paradoxalement, sa présence est en-core là, forte et tangible, malgré l'oubli. Lui, au moins, garde une partie de son identité, même si elle est mar-quée par la ruine.

À chaque coin de mon bâtiment, des panneaux d'affichage montrent des photos de cette usine, de ce passé industriel, de ce monde qui s'est éteint bien avant ma naissance. Je suis confus. Pourquoi me demande-t-on de garder cette mémoire ? Pourquoi dois-je porter l'héritage d'une époque que je n'ai jamais connue, d'un passé qui n'est pas le mien ? Je me sens comme un témoin silencieux d'une histoire qui n'est pas la mienne.

Lui, au moins, a connu ces différentes époques, il a vécu ces transitions. Il a été utile, important. Mais aujourd'hui, il semble ne plus savoir où il va. Nous sommes si différents, mais si semblables à la fois. Je le reflète sur ma façade, je suis son miroir. Chaque jour, je vois son déclin. Et dans ce reflet, je me reconnais aussi. Je me demande : est-ce qu'un jour, il deviendra comme moi, détruit en entier et reconstruit à nouveau sans ou avec une trace visible de son passé ? Que va-t-il devenir ? Deviendra-t-il un simple souvenir de plus, comme tant d'autres friches industrielles, destinées à être détruites pour laisser place à la modernité ? Ou bien sera-t-il réinventé, pour offrir à nouveau quelque chose à cette ville qui continue de changer sans lui ? Comment puis-je avancer ? Comment puis-je devenir quelque chose de nouveau, si tout autour de moi me ramène constamment à ce passé qui n'est pas le mien ?

En le voyant chaque jour se dégrader, je me demande si lui aussi, il finira par être oublié, confondu dans l'histoire de quelqu'un d'autre.

Le Bol d'Argent est plus qu'un simple bâtiment abandonné. Il est une réflexion vivante sur le temps qui passe, sur ce que nous choisissons de garder ou de laisser derrière nous. Et chaque jour, il me rappelle que, même au milieu de la transformation, il reste des traces de ce qui a été, des histoires que nous n'avons pas encore finies de raconter.

Peut-être qu'un jour, il me laissera vivre à travers lui ce rêve impossible : avoir ma propre histoire, être moi-même, sans devoir constamment porter les fantômes d'un passé qui n'est pas le mien.

En attendant, je reste ici, face à la gare, regardant les gens passer, reflétant le monde qui m'entoure, témoin silencieux du déclin du Bol d'Argent et de ma propre confusion.

Ce texte est une personnification du cinéma Eden 3, où je lui prête une voix pour qu'il exprime son rapport au Bol d'Argent, ce bâtiment abandonné qui se dresse juste en face de lui. À travers son regard, je mets en lumière la tension entre modernité et mémoire, entre transformation et oubli.

Bibliographie

Livres

- Bédès, Marie-Roberte. Terres de l'Ouest – Histoire d'une coopérative agricole, la CANA. ACL-CROCUS, Saint-Sébastien, 1989..
- Bruce Bégout, obsolescence des ruines, 2022
- Gachelin, Charles. La Localisation des industries. Paris : Presses Universitaires de France, 1982.
- Fabrice Raffin, *FRICHES INDUSTRIELLES, un monde culturel européen en mutation*, 2000.
- Emmanuelle Maunaye, *Culture&Musées n°4 Fiches Squats et Autres Lieux*, 2005.
- Philippe Bachimon, *Vacances Des Lieux*, 2017.
- Française Lucchini, *La mise en culture des friches industrielles*. Presses universitaires de Rouen du Havre
- Druot, Frédéric. Plus : Les grands ensembles de logements - Territoires d'exception. Paris : Éditions du Moniteur, 2007.
- Patrick Bouchain, Loic Julienne Alice Tajchman. Histoire de construire. 2012.
- Construire ensemble le grand ensemble *habiter autrement* 2010, hors-série de la collection l'Impensé, dirigée par Patrick Bouchain et Claire David, chez Actes Sud.
- Histoire et Patrimoine au Pays d'Ancenis, ARRA Association de Recherches sur la région d'Ancenis, 02/17.
- Histoire et Patrimoine au Pays d'Ancenis, ARRA Ancenis, n°30/2015
- Pavloff, F. (1999). La Nuit des friches.

Articles de revue :

- Laborie, Jean-Paul. Le desserrement des industries dans les banlieues. Les Annales de la Recherche Urbaine, 1982, N°15, pp. 32-55. [persee.fr]
- Bégout, Bruce. Vers un monde sans ruines ? Le Monde Idées, 25 mai 2024, p. 26-27.
- Dubois, Thierry. Prise en compte des enjeux biodiversité - Déconstruction des entrepôts agricoles. Vie des Sciences, novembre 2021, VIE-1121-23.
- Revue D'architectures. Entretien avec Christian de Portzamparc. Revue D'architectures, 28 mars 2018, N°261.
- Gay, Georges. La place du patrimoine industriel dans les réhabilitations de friches. Ethnologies, Volume 42, numéro 1-2, 2020, p. 235-250.
- Guillaume, Chantal. Le futur ancien n'est pas notre avenir. Le Monde Diplomatique, juin 2023, p. 12-13.

Vidéo:

- Arc en rêve centre d'architecture. Ne pas détruire est une stratégie [vidéo en ligne]. Publié le 28 septembre 2022. Disponible sur : [<https://arcenreve.eu/actions/ne-pas-detruire-est-une-strategie>]
- ORTF (Collection: Connaissance de l'Ouest), La coopérative agricole d'Ancenis-Saint Mars la Jaille, Vidéo publié le 19 février 1966
- INA. Évacuation d'un squat rue de la Grange-aux-Belles [vidéo en ligne]. Institut National de l'Audiovisuel (INA), publié le 08 juin 2000

Sitographie

- Manitou Group. Histoire de Manitou Group [en ligne]. Manitou Group. Disponible sur : [<https://www.manitou-group.com/fr/groupe/histoire-de-manitou-group/>]
- Grutiers.net. Braud Faucheux [en ligne]. Grutiers.net, . Disponible sur : [<https://www.grutiers.net/les-fabricants-par-pays/braud-faucheux/>]
- Métropole de Nantes. Grenier du Siècle – 25 ans d’histoire et de mémoire collective [en ligne]. Métropole de Nantes. Disponible sur : [<https://www.nantesmetropole.fr/actualite/grenier-du-siecle-25-ans-histoire-memoire-collective>]
- Le Voyage à Nantes. Le Grenier du Siècle au Lieu Unique [en ligne]. Disponible sur : [<https://www.le-voyageanantes.fr/oeuvres/le-grenier-du-siecle/>]
- Echo d’Ancenis. Saint-Mars-la-Jaille : Le musée Braud ouvre ses portes pour les Journées du Patrimoine. Disponible sur : [<https://www.echo-ancenis.fr/actualite-5026-saint-mars-la-jaille-le-musee-braud-ouvre-ses-portes-pour-les-journees-du-patrimoine>]
- La Friche Belle de Mai. Histoire de la Friche. Disponible sur : [<https://www.lafriche.org/la-friche/histoire/>]
- INA. Évacuation d’un squat rue de la Grange-aux-Belles. INA, . Disponible sur : [<https://www.ina.fr/ina-eclair-actu/video/pa00001267833/evacuation-d-un-squat-rue-de-la-grange-aux-belles>]
- Sans-Transition Magazine. Le Tiers paysage [Entretien avec Gilles Clément]. Réalisé par Sans-Transition Magazine, 2023. Disponible sur : [<https://www.sans-transition-magazine.info>]
- Ouest-France : «Saint-Mars-la-Jaille : la saga des machines Braud et son musée»
«Saint-Mars-la-Jaille : le musée raconte l’histoire de l’aventure Braud»
«Saint-Mars-la-Jaille : Braud avait son anisette bleue»
- Atlas Obscura (2023). Packard Automotive Plant, Detroit. Disponible sur : <https://www.atlasobscura.com/places/packard-automotive-plant>

Thèses et mémoires :

- Bastié, Jean. La décentralisation industrielle en France de 1954 à 1972. Thèse de doctorat en géographie, Université de Paris, 1975, 561-568 p.
- Duny, Patrice. Les friches : entre contrainte et potentiel de renouvellement urbain. Aucame Caen Normandie, « Observatoire foncier », juin 2016, 120 p.

Kaouthar SOUNA

Mémoire de recherche professionnel . 2025

DSAA design d'espace et architecture d'intérieur . Nantes